

Claire Beaulieu et Lisette Lemieux

Jean-Pierre Le Grand

Deux artistes, deux démarches, un lieu. Rencontre d'objets d'art apparemment aux antipodes. D'un côté, les grands voiles de Claire Beaulieu, de l'autre les objets, énigmatiques et insolites, de Lisette Lemieux. Tissus évanescentiels confrontent des objets-matière fabriqués, façonnés. Voiles vaporeux, tout juste ancrés, inscrits dans le monde par de grandes grilles peintes et dessinées, s'opposent à des cercles concrets. Distances formelles et manifestes, contrastes et contradictions. À tant se contredire, pourtant, une telle série d'oppositions finit par fonder un dialogue entre deux approches qui ont en commun d'intégrer le sensible et le conceptuel dans un équilibre instable et mouvant. La présence physique des matériaux, alliée à l'abstraction des propos, compose le murmure incessant d'un échange, tout en tensions et contradictions.

Voiles, de Claire Beaulieu. Tissu, toile : seconde peau. Peinture en transparence, contrastes chromatiques entre le blanc, grège et violet respectifs de trois grands carrés de soie. Une aérienne sensualité s'incarne en objets au sol, un pour chaque voile/toile, qui reprennent les mêmes matériaux que la «matrice» : des spermatozoïdes, un fœtus entier et un autre, désarticulé, dont les différents morceaux sont empilés les uns sur les autres. Rattachés par un fil de soie au corps de l'oeuvre, ils évoquent clairement l'idée du travail de l'artiste comme processus d'enfantement. Chacun des voiles est composé de carrés de soie cousus, dont les sutures parcourent la surface soyeuse.

Voile blanc : écran d'argent où gravitent des carrés de tissu — dont un blanc sur fond blanc — investissant la surface de façon stratégique, c'est-à-dire dans un désordre apparent, mais avec un maximum d'économie et d'efficacité.

Soie grège : au centre, à travers une pièce superposée, au centre, se distinguent en filigrane les ébats d'un couple. Curieux, voire indiscret, le regard cherche à percer la voile de cette intimité, à détailler le mystère de la procréation qui se

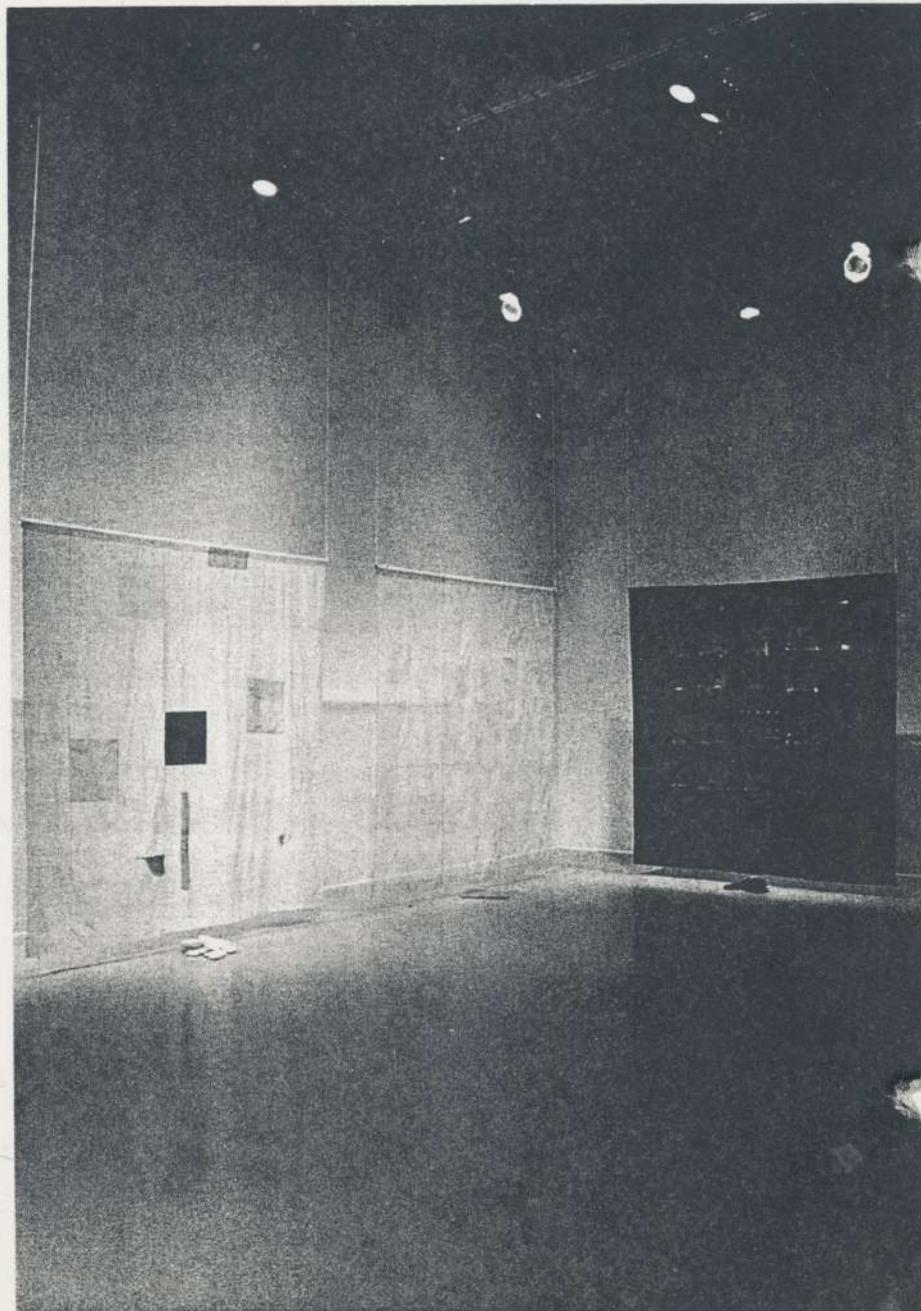
Claire Beaulieu, *Voiles*, 1993. Acrylique sur soie et objets au sol de velours, de coton et de soie. 244 x 244 cm/ch. Photo : Jocelyn Blais.

joue ici, tandis qu'un ou deux fils descendent directement au sol, jusqu'à des semblants de spermatozoïdes couchés sur un coussin. Pudeur d'un acte sacré : procréer ou peindre — donner à voir.

Voile violet : intensité d'une couleur qui tranche radicalement avec la «pureté» des deux autres (le blanc étant la couleur de la pureté en Occident et la soie grège étant ni transformée, ni altérée, ni colorée). Ici, la «peinture» affirme son droit de cité par le

dessin, tranché mais sans précision, d'une grande grille verte.

Ni au mur ni au sol, jouant à la frontière du sculptural et du pictural, ces surfaces diaphanes flottent en toiles vaporeuses dans un espace qu'elles habitent par volutes, comme pour s'excuser d'être là. Sensibles au moindre souffle, elles miment le travail de la peinture : délicatesses et fragilité cohabitent avec les arêtes d'une grille qui quadrille implacablement toute surface à peindre tra-



ditionnelle. Plutôt que de chercher à occulter ce motif, les toiles/voiles de Claire Beaulieu l'épousent, littéralement, et parviennent ainsi à en infléchir la rigueur dont l'aspect cartésien, tranché, est troublé par un support qui réagit au moindre souffle. La grille, par définition, divise et réunit, isole et unifie. Omniprésente dans notre monde, lourde des significations les plus diverses, elle déroutte tant elle jure avec le contexte. Ici, évocatrice du moule cartésien, de la pensée rationnelle, elle organise le regard dans un simulacre de simplicité qui nous défie de traverser le voile des apparences, celles que nous construisons pièce par pièce, patiemment et... inconsciemment. La sensualité des matériaux, la mise en scène théâtrale introduisent une dimension «féminine» intuitive qui modifie et altère le statut de la grille, traditionnellement à connotation «masculine». Rencontres pudiques et fertiles.

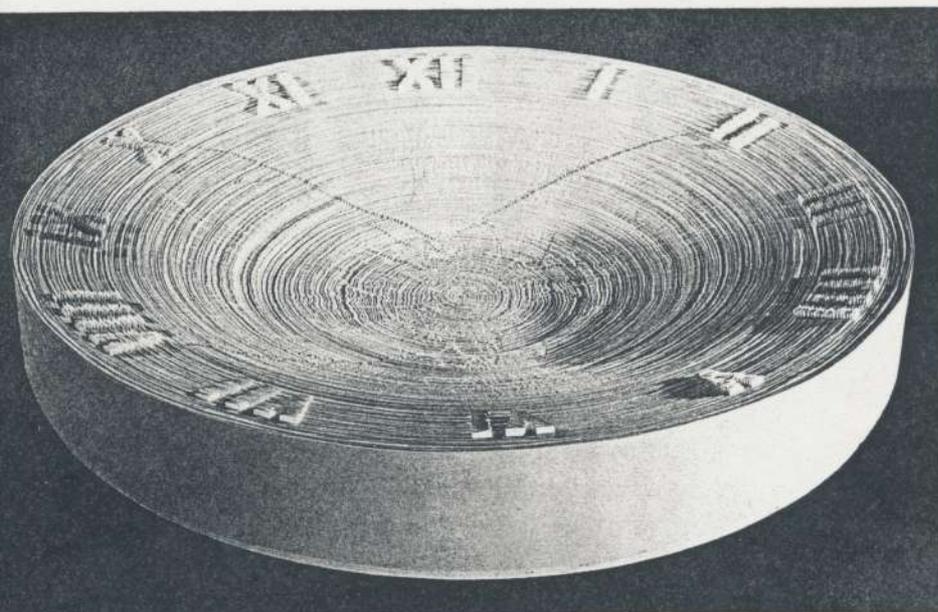
Le travail de Lisette Lemieux évolue entre le prosaïque et l'archaïque, le sacré et le profane. *Entre matines et complies* évoque un passé à la fois tout proche et terriblement lointain, où le religieux s'appropriait le temps en scandant les heures par des prières. Deux grands objets circulaires

au sol, composés de centaines de rouleaux, l'un de papier hygiénique, l'autre de laine d'acier, déroulés puis enroulés au fil des jours, avec une patience de moniale, s'opposent et se répondent, comme l'envers et l'endroit d'une même médaille. Inscrits en relief pour le premier et en creux pour le second, des chiffres romains d'horloger (le IV est écrit IIII) inscrivent une grille abstraite qui découpe, divise, débite le temps en tranches. Ressemblances et contrastes alternent entre formes «pures» et fonctions «impures», nuit et jour, sombre et clair, râpeux et soyeux, dans un temps concrétisé par le processus de production, manifeste dans les centaines de couches superposées.

Les trois règnes, affichés au mur et au sol, dans un présentoir circulaire en verre, met en oeuvre une beauté formelle qui, loin d'atténuer ou d'occulter les prises de position, ne font qu'accentuer et amplifier la charge critique du travail. Couronne de plâtre, entrelacs de fibres de coton et milliers de coquilles d'oeufs sont surmontés de moulages en cire d'abeille : d'un côté le dos, de l'autre le creux d'une main composent l'apparence d'une guirlande. Blanc-bleu, dépouillement et simplicité trom-

peuse confèrent une aura particulière à ces grandes formes circulaires, dont les matériaux font référence aux règnes minéral, végétal et animal (le gîte, le vêtement et le couvert), chapeautés, précise l'artiste, par un «surrègne», celui du travail humain. Les formes de doigts en cire d'abeille se superposent par dizaines, composant une ironique couronne de laurier à la gloire de cette main qui a su si habilement transformer la matière, mais dont le génie créateur est décidément doté d'une ombre destructrice. Au mur, trois formes circulaires, ouvertes cette fois, reprennent les trois règnes du présentoir au sol. La cire d'abeille fait ainsi office de lien, d'interface entre les mondes humain, animal, végétal et minéral.

Ici encore, le temps est manifeste dans le matériau : plâtre moulé, coton tressé et coquilles d'oeufs emboîtées les unes dans les autres, dans un geste aussi spontané que millénaire, invoquent l'inlassable répétition destinée à exprimer les qualités intrinsèques des matériaux. Si la main imprime ainsi sa volonté à la matière, c'est pour mieux, cette fois, en révéler le caractère irréductible. Ces trois couronnes rappellent le caractère essentiel, primaire, de nos besoins fondamentaux, tandis que le caractère épuré de leur présentation en évoque un autre qui, pour être plutôt un désir, n'en passe pas moins pour fondamental à certaines époques privilégiées : celui d'une harmonie ou au moins d'un équilibre entre l'humain, la forme et la matière. L'intention de Lisette Lemieux est manifestement d'imposer subtilement, mais presque physiquement, le caractère noble, sacré des matériaux assujettis par l'humain depuis des siècles. De la sorte, elle nous souffle une intuition du potentiel de transcendance qu'ils renferment et nous incite à méditer la nature de la nature et de nos usages. Comme elle l'exprime dans son texte de présentation, l'artiste s'insurge ainsi contre «l'attitude prédatrice et triomphaliste de l'être humain, qui le pousse à user plus qu'à traiter avec déférence les éléments de l'univers duquel il se croit affranchi»². Parfaitement à contre-courant des temps, l'humilité qui consiste à se placer au service de la matière afin d'en faire valoir l'infinie richesse offre par ricochet un aperçu de l'étendue des profanations quotidiennes dont elle fait l'objet. Paradoxal mépris d'une société matérialiste pour la matière, mais aussi pour le labeur acharné qui a permis à l'humain de se vêtir, se loger et se nourrir au fil des siècles. Jusqu'au jour où la reconnaissance a cédé le pas à l'arrogance, née de l'illusion de dominer, par le travail mécanique, le monde de la nature, celui de nos ancêtres. Plus encore, d'avoir créé un univers de synthèse dont l'humain peut s'enorgueillir d'être le démiurge, et qui lui donne l'illu-



Lisette Lemieux, *Entre matines et complies*, 1993. Papier, métal et bois. 33 x 300 x 122 cm. Photo : Jocelyn Blais.

sion d'échapper doublement à sa condition terrestre.

La main de l'artiste, effacée du travail, figure pourtant par son empreinte — trace, présence et absence par excellence — qui couronne ici le tout. Reconnaissance d'une griffe, cette effigie consacre à la fois la matière et le travail sur la matière, dont la noblesse n'est atteinte que par contact direct, non par procuration ou mécanisation.

Le cercle, présent dans les deux oeuvres précédentes, se fait des plus discrets dans *Fibonacci*: au mur, des chiffres de métal en relief, employés en pâtisserie, composent une forme triangulaire qui pointe vers le bas. Il s'agit en effet de la progression de Fibonacci, mathématicien italien du XII^e-XIII^e siècle, où chaque nombre est la somme des deux précédents, et dont la progression graphique compose une spirale dont on retrouve trace dans la nature même.

Incantatoires, rituels, les objets d'art de Lisette Lemieux introduisent au sein de notre monde bruyant et agité, profane — et profané plus souvent qu'à son tour —, un moment et un espace de silence, de contemplation. Éloquente, la durée inscrite dans la fabrication évoque une sourde détermination de re-produire un coin d'univers sacré opposant le faire, la patience et le silence à la consommation, l'impatience et l'agitation. Ce monde ceint, embrasse et enlace, comprime et exprime le caractère sacré du quotidien, du banal. D'humbles matériaux, traditionnellement esclaves effacés, confondus avec la trame du quotidien, sont ici arrachés à l'anonymat, affranchis de leur statut servile par l'alchimie d'un geste expiatoire qui permet d'élever la matière mais aussi de s'élever par le travail sur la matière. ■

Claire Beaulieu / Lisette Lemieux
Galerie Verticale Art Contemporain, Laval
9 septembre-13 octobre 1993

NOTES :

1. *Entre matines et complies* est une oeuvre "muséale" par excellence. D'abord parce que ce serait sans doute sa place. Ensuite parce qu'elle parodie en quelque sorte les présentations et la sobriété des présentations muséales. Enfin parce qu'on peut très bien l'imaginer dans un futur "musée de l'humanité", les couronnes de laurier se transformant en couronnes... mortuaires.
2. Lisette Lemieux annonce-t-elle une quelconque "revanche de la nature"? un retour du refoulé? Heureusement, le mystère qui entoure son oeuvre rend impossible une réponse à donner d'emblée, ce qui lui évite le piège des oeuvres à thèse. Cela dit, le regardant perspicace a-t-il vraiment besoin qu'on lui mette les points sur les i? On pourrait ainsi souhaiter que les artistes se dégagent de cette habitude récente de composer un texte qui, même lorsqu'il est agréablement tourné, n'en pêche pas moins trop souvent par excès de complaisance ou de transparence. Le texte de l'artiste devrait faire partie soit de l'oeuvre, soit des commentaires, et les deux cas font problème. Quitte à avoir l'air de prêcher pour ma paroisse, je dirais qu'il semble que l'on ne soit, dans ce cas, jamais si bien servi que par... d'autres.